

Les Voix de l'Orient

Gilles Lanceval, « Art Absolument »
mai-juin 2014

Interrogeant le propre rapport de l'auteur à cette région du monde, le dernier livre de Christine Buci-Glucksmann, Les Voix de l'Orient, est, entre autres, un hommage à son père, interprète de langues orientales, ayant participé aux fouilles archéologiques d'Istanbul. Entre essai et fiction, biographie et esthétique, réflexion sur l'Orient mythique et contemporain.

Gilles Lanceval : *Les Voix de l'Orient* avec deux majuscules : la voix du père ? la voix du rêve ? du mythe ? de la réalité vécue ? de la pensée ? de l'entre-deux ? Que sont, pour vous, les voix de l'Orient ?

Christine Buci-Glucksmann : Ces *Voix de l'Orient* sont le récit de deux Orientes croisés. Celui de mon père, interprète de langues orientales, qui a accompagné Louis Robert dans ses fouilles d'Anatolie., à l'époque d'Atatürk. Et le mien, infantile et plein de rêves, où le mythe orientaliste s'est révélé un désir et une puissance de vie et de littérature. Tout un « entre-deux » de vécu et d'imaginaire, une fiction réelle. Car l'« Orient ne dissimulait-il pas un secret, une sorte d'ombre intérieure, qui m'a habitée et qui est devenu peu à peu un destin ? Un « temps retrouvé » au fond des fouilles d'Istanbul, plus de quatre-vingts ans après.

G. L. : « Temps retrouvé, fiction réelle », avec sa part autobiographique mais aussi sa part d'invention narrative et de réflexions théoriques... Comment l'essai et la littérature s'agencent-ils dans votre livre ?

C. B. G. : Ce livre est une quête d'altérité, celle du père. Aussi cet « un en deux », comme dit Lacan, crée-t-il d'emblée une situation fictionnelle qui passe par les moments affectifs du vécu. Des sortes d'images-affects et d'images-voix qui refont surface : le rêve infantile, la « désaimance » paternelle – ma blessure – l'ailleurs des voyages, le deuil et une dette. Avec un retournement final imprévu : le livre du père n'était peut-être pas le sien, mais celui qu'il me donna dans mon adolescence : *Les Fleurs du Mal* de Baudelaire. « Lis... », dira-t-il.

Toute cette trame d'un moi pluriel pris dans l'inconscient généalogique et familial s'est élaboré peu à peu dans un travail de réminiscence et un dispositif dialogique plus littéraire que

théorique : le je-tu du moi et le tu, lui il du père. Tout un devenir-personnage à plusieurs mais dans une même fluidité. Si bien que les méditations sur l'art et la littérature sont prises dans une subjectivité qui se découvre et se construit dans et par l'écriture. Un véritable défi et un tournant par rapport à mon travail antérieur, même si l'on y retrouve une même folie du voir d'Istanbul à Tokyo.

Disons que « l'agencement de l'essai et de la littérature » que vous évoquez relève ici d'une polyphonie musicale et vocale, un voyage dans le mythe où les figures de l'Orient et du temps portent le récit, depuis le hors-temps infantile jusqu'à notre présent.

G. L. : Ce livre est fait d'incessants allers-retours entre le passé et le présent. Entre Orient et Occident. Quel rapport entretenez-vous avec « l'Orient mythique » et « l'Orient contemporain », en particulier en ce qui concerne les artistes et leurs œuvres ?

C. B. G. : Cet Orient mythique ut d'abord infantile, tel le regard que je portais sur mon père écrivain de l'arabe. Puis, tous les orientes rêvés de « l'autre rive » : celle de la littérature, des déserts et des voyages répétitifs d'un passé encore enfoui. . Lais en fait la strate la plus profonde, et la plus inconsciente, dissimulait un « secret » que j'ai découvert à Istanbul, dans les fouilles de Marmaray. Une curieuse « scène primitive » entre présent et passé. À l'opposé du mythe « orientaliste », si critiqué par Edward W. Said dans son livre *L'Orientalisme*, que j'avais lu à sa sortie, je me suis toujours située dans l'entre-deux du passé et du présent, de l'Orient et de l'Occident. Comme vous le savez, j'ai participé à l'exposition *Traits d'union – Paris et l'art contemporain arabe*, organisée par votre revue, dans un texte programme : « Vers une esthétique de l'hybride. » J'ai également écrit dans les livres des artistes peintres Najia Mehadji, Yamou ou Fouad Bellamine, et sur le « Printemps arabe » des femmes artistes, pour le Revue virtuelle de l'Unesco. Nous vivons désormais dans un monde de flux et de passages, et le passage est pour moi la métaphore de mon travail et de ma vie contre toutes les formes de dogmatisme.

G. L. : Vous consacrez un chapitre à « l'entre-deux femmes ». Qu'est-ce à dire ?

C. B. G. : J'ai emprunté cette expression au livre de Fethi Benslama, *La Psychanalyse à l'épreuve de l'Islam*. Comme il le montre, Ismaël, père des Arabes, n'est-il pas le fils réel d'une servante répudiée et impure, Agar, et celui symbolique de la promesse, Sarah ? Une origine double et bâtarde qui pèsera, et pèse encore, sur le statut des femmes dans l'Islam.

Mais cet « entre-deux femmes » n'est-il pas le temps de toute vie ? Derrière la mère n'y a-t-il pas une « arrière-mère », qui fut pour moi ma grand-mère Buci ? Et derrière encore, toutes « les Mères », ces déesses archaïques de la fécondité et de la mort, dont le *Faust* de Goethe ne peut entendre le nom ? Le féminin relève d'un temps immémorial de naissance et de mort, un outre-temps, qui est le socle de tout inconscient généalogique. Au fond, ce livre du père est un livre du temps, de son éphémère et de son « intranquilité » assumée, pour construire une éthique de la liberté aujourd'hui.

« Le Monde des livres », Antoine de Baecque

6 juin 2014

Extrait.

[...] Dans un bel essai autobiographique et intime consacré à son père, *Les Voix de l'Orient*, Christine Buci-Glucksmann rejoint très justement Said [Edward Said, l'auteur de *Dans l'ombre de l'Occident*] en proposant une lecture tout à la fois sensible et critique, amicale et alternative, passionnée et distante, de cet amour qu'éprouvèrent bon nombre d'Européens pour l'Orient de leurs rêves. Elle y parvient en revisitant la vie de celui qui fut interprète de langues orientales et communiqua à sa fille « sa passion de l'Orient ». « Les écrits de Said ont précisé et nuancé [mon rapport à mon père], écrit la philosophe. Plus qu'une simple idéologie d'exclusion, l'orientalisme fut un mythe, une fantasmagorie. » C'est en définitive grâce à la vision construite par Edward W. Said que nous avons pu comprendre l'Orient tel qu'il nous parle : ce qu'il révèle bien davantage des Occidentaux et de leurs constructions imaginaires que des Orientaux et de leurs stéréotypes.